

Ma vie dans le cyberspace

POUR ALEX

L'internaute est un funambule. Il voyage sur le Web par des liens hypertextes, barres suspendues dans le néant, qu'il parcourt par une série de sauts périlleux. Tantôt un partenaire l'attrape à l'arrivée et tantôt il n'y a pas de partenaire. Ce n'est pas une lecture sereine mais un travail de cirque. Parfois, le cybermonde est inaccessible. L'ordinateur se refuse, crache des explications cryptées ou se tait obstinément. Tantôt l'on tombe dans un trou, tantôt l'on roule sur une autoroute parsemée de publicités clignotantes et une avalanche d'informations vous écrase. Parfois, l'écran se fige et la flèche de la souris se colle comme une mouche aplatie sur une fenêtre.

Quel est donc cet univers ?

Du point de vue social, l'Internet offre à des minorités la possibilité de se faire connaître du grand public, de se présenter dans toute leur diversité, d'éditer des textes trop coûteux à imprimer, de mener des actions au niveau international. Il offre aux internautes la plus grande bibliothèque du monde, la possibilité de communiquer quasi instantanément, à un coût plus faible que par les autres télécommunications. En négatif, l'Internet abolit le temps de la transmission du message mais dévore celui du destinataire. Il ne contrebalance pas la dégradation des communautés de voisinage ; il n'éteint pas la flambée des conflits ethniques. Cybermonde sans frontières techniques, il pourrait répondre aux besoins d'une population mondiale de plus en plus nomade ; mais il se fragmente selon des frontières psychiques, il se scinde en sectes, en tribus, en groupes d'intérêt ou de pression. D'un côté parents, bibliothécaires et autres gardiens du savoir sont incités à dresser des barrières pour circonscrire la libre circulation. De l'autre, les « citoyens du numérique » se dressent contre les maîtres des nouveaux Krem-lins, mais serait-ce pour se promouvoir à leur place ? Il n'est pas exclu non plus que les acteurs des diverses régions économiques, les zones du dollar, de l'euro ou du yen, utilisent le réseau pour ainsi créer des forces centrifuges. La commercialisation à outrance, l'appropriation par les transnationales, les batailles des monopoles ou le combat pour la libre expression font de cet enfant rebelle, né dans une matrice militaire, la cible des rapports de force pour réduire ou développer les espaces de liberté accessibles à tous. Bref, tant du point de vue positif que négatif, l'Internet ne peut laisser indifférent les acteurs du mouvement social.

Ces questions sont abordées ailleurs et je voudrais ici m'interroger sur la nature profonde de ce cybermonde. Comment y pénètre-t-on, quels sont ses caractères, ses retentissements sur l'individu ? Quel discours entretient-on à son sujet ? Quel est l'impact de cet univers utopique, sans lieu, sur notre petite planète ?

L'Internet et moi

J'ai appris l'Internet sur le tas, parce que les cours et les manuels n'ont jamais répondu à mes questions dans l'immédiat. On voulait m'enseigner des programmes alors qu'il y avait des logiciels en anglais qui correspondaient à mes besoins, et que ceux qu'on me proposait en français étaient tellement supérieurs qu'ils faisaient planter ma machine ou étaient pleins de bogues mystérieux.

Une fois, pour m'amuser, j'avais étudié puis essayé un petit programme destiné à créer un dialogue entre mon petit ordinateur et l'utilisateur. J'avais composé trois ou quatre phrases, en essayant d'anticiper les questions et réactions de l'interlocuteur. C'était dans le style : « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? » « Tu as encore dépensé tes sous » « Je n'aime pas les gros mots. »

J'en étais très fier, et l'essai avait parfaitement fonctionné avec une fort charmante cousine ; mais son enthousiasme fut plus que mesuré. Mes expériences de programmation s'arrêtèrent là.

Le français approximatif des manuels m'irritait et, encore aujourd'hui, la perspective de lire 300 pages avant de me jeter à l'eau me donne l'impression d'apprendre à nager par correspondance.

Mon expérience sur le tas a consisté à passer d'un échec à l'échec suivant ; si je sais faire quelque chose aujourd'hui, c'est parce que j'ai eu la chance de trouver quelques précepteurs compatissants à chaque étape de ce parcours. Sans la

Ronald Creagh

patience hors normes de ces bénévoles, j'en serais resté à la machine à écrire.

Tout le monde n'a pas cette chance, et cela signifie que si l'Internet peut amener un enrichissement intellectuel, il représente une éducation plaquée de l'extérieur plutôt qu'un apprentissage fondé sur l'expérience individuelle et la culture collective d'une communauté donnée. Cela ressemble beaucoup à du dressage et fort peu à de l'éducation mutuelle.

Quel est alors le rapport entre l'Internet et la subjectivité ?

Pierre Bourdieu a montré que chaque individu possède son « capital » affectif et intellectuel, c'est-à-dire des aptitudes, des orientations et un savoir acquis au cours de la vie qui limitent ses possibilités ; à la croisée des chemins de l'Internet, il choisit une direction ou même s'inféode à un réseau. L'internaute recherchera en priorité, voire exclusivement, des idées ou des jeux, des informations ou des partenaires, le courrier ou la spéculation boursière.

Voyez le monde de la radio : aujourd'hui, un transistor à ondes courtes offre un choix de postes émetteurs sur toute la Terre ; pourtant, chacun se focalise sur une ou deux stations, toujours les mêmes. Pourquoi serait-ce différent dans le cyberspace ?

Parlons alors d'éducation. Le professionnel de l'Internet doit acquérir un savoir-faire spécifique et adapter son affectivité à une existence intensément technologique. L'amateur, lui, aura le choix entre une union libre ponctuelle, limitée, ou bien des relations plus suivies mais hystériques, l'enthousiasme fou alternant avec les accès de colère.

Subjectivité et mémoire sont inscrites dans le corps : attitudes, gestes, postures et mouvements révèlent et construisent la personnalité. Notre style de conduite



automobile, nos pratiques manuelles – faire la cuisine, entreprendre un bricolage – contribuent à l'édification de notre subjectivité. L'écriture représente un déplacement de cette subjectivité, déplacement qui devient même un transfert lorsque l'écriture devient occupation exclusive. L'Internet, mais aussi le téléphone portable, dans la mesure où ils absorbent notre temps, nous construisent une subjectivité différente, liée à l'écriture ou à la voix selon le cas. L'affectivité s'incarne de moins en moins dans le corps et de plus en plus dans le digital.

Comme l'instruction scolaire, l'Internet est un déni du corps, une dématérialisation : nous devenons des cyber-objets, réalisant ainsi une parodie de l'idéologie judéo-chrétienne qui méprise la chair : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

La fusion avec l'ordinateur fait oublier le corps (envie de boire, de satisfaire les besoins naturels) et donc suscite inévitablement un conflit entre les deux. Mais peut-être va-t-elle me permettre enfin de sortir du cocooning technologique, de me montrer sociable, de découvrir ce fameux village global, de rencontrer l'Autre, peut-être même vais-je radioscopier l'humanité dans sa substantifique moelle ? L'Internet, nouveau Moïse, nous entraîne sur la route de l'exode, vers le royaume du cybernétique. Là, nous ressusciterons dans un corps nouveau, transcendant, grâce à la machine-oiseau dont l'envol mondialisera et pérennisera notre discours (ou plutôt nous en donnera l'illusion).

Abracadabra

Il y a beaucoup de sorcellerie dans ces songes d'immortalité. Si le cyberspace ressuscite quelque chose, c'est bien le vieux discours du millénarisme technologique, et aussi la vieille paranoïa libertaire sur la surveillance générale de Big Brother. Pourtant, l'ordinateur n'est pas aussi singulier qu'on le prétend : le clavier est celui d'une machine à écrire, l'écran ressemble à une télévision, le texte est celui d'une page. Assurément, l'énoncé n'est pas un fil continu mais un entrelacs, ce qui rend la lecture déconcertante et sans fin ; les liens tissés sont interactifs ; le hasard, les simulations et le virtuel peuvent nous mettre dans un état de transe ; mais les données reçues sont toujours aussi chargées des valeurs de l'idéologie, de la politique et de la technobureaucratie. Il n'y a peut-être aucun tremblement de terre philosophique, aucune exceptionnalité entre cette invention et les précédentes et, pour s'exciter, les cybernautes et leurs shamans doivent comme leurs prédécesseurs recourir à des métaphores anthropomorphiques et spatiales.

Freud avait déjà écrit, il y a belle lurette, que la technologie répondait au vieux rêve magique de puissance et de satisfaction libidinale. Le discours proposé présente toujours autant d'aspects irrationnels. Pas plus que le téléphone ou l'automobile, l'Internet n'a éliminé les sentiments religieux, les rêves de magie ni la pauvreté dans le monde. Le charme qui se dégage des esprits frappeurs médiatiques n'a rien à envier aux incan-

tations et aux exorcismes du Moyen Âge. Il s'agit toujours de coloniser le réel.¹

Le Web apparaît comme le rituel magique qui transforme notre citrouille en carrosse, escamote notre lieu de vie et, dans une vision panoptique, rend le monde partout accessible et transparent. En fait, toute chose et tout être apparaissent comme des « données » ; ce qu'en suite nous rencontrerons dans le monde de la consommation, de l'affectivité ou de la politique se présentera comme une sorte de confirmation de ces données électroniques.

Si je croise le chef de l'État, je pourrai lui parler de son chien préféré. Si je refuse d'entrer, de m'engager dans cet univers électronique, j'aurai l'impression de fuir la réalité, tandis que la société qui m'entoure m'apparaît peu à peu comme immatérielle. Nous devenons comme le touriste qui voit la figure d'Aristote dans le faciès du pâtre grec.

Une finalité du cyberspace est de construire une réalité virtuelle. Celle-ci n'est pas l'effet d'un appareil qui donne l'illusion de la présence d'un être réel, un avatar : il suffit d'une bonne paire de jumelles pour croire que l'objet lointain est à portée de main. Pour moi, la réalité virtuelle est l'illusion de la présence concrète d'un être fictif construit par quelque ordinateur. Mais l'être fictif, créature de rêve peut-être, se révèle sans saveur et sans odeur.

L'Internet est encore aujourd'hui un mode mineur par rapport à la télévision ou au journal. Mais il est un élément du cyberspace.

Sans entrer dans la discussion de ce qu'il faut entendre par là, qu'il s'agisse du réseau des ordinateurs, de l'information qui y circule ou de ce qui apparaît sur l'écran, il est clair que cet univers est métaphorique. Sa richesse s'expose au détriment de notre environnement

1. Voir Chris Chesher, *Why the Digital Computer is Dead*, ARTICLES: A106, Arthur and Marilouise Kroker, Editors, www.ctheory.net/text_file?pick=334. (4 avril 2002). Pour cet auteur, quand je clique sur la souris pour envoyer un courriel j'ai recours à un dispositif « invocatoire » plus précis, plus diversifié et plus puissant que les dispositifs analogiques.

matériel, dont elle renforce l'appauvrissement.²

L'appauvrissement apparaît aussi dans la vision spatialisée du monde propre à la post-modernité. Celle-ci se fonde sur l'équation : obstacle = distance = espace. Il n'y a plus de balade parce qu'il n'y a plus rien à découvrir dans la rue ; nos déplacements ne consistent plus qu'à franchir des obstacles. En définitive, le cyberspace est l'aboutissement de notre aliénation spatiale : il débouche sur le vide.

Ce n'est pas inévitable si nous multiplions les portes de sortie vers le réel : invitation au courriel, à la rencontre interpersonnelle, aux projets communs. Cela aussi est possible puisque cela se fait.

C'est donc avec des oreilles d'inquisiteur que je vais écouter les discours sur le Net et dans le Net. Car toute communication demande vigilance.

L'Internet et le monde

Questionnement ou récit, le langage m'a permis de naître à la société : enfant, j'interrogeais les adultes, sans doute pour qu'ils s'intéressent à moi, car j'existais par le regard des autres. Plus tard, l'école, le travail, la correspondance, les échanges téléphoniques me permirent d'affirmer ma personnalité et de lui donner corps et vie. Ma quête perpétuelle d'un reflet de moi-même en autrui s'atténua sous l'impact de l'Internet. Le fait d'y accéder me permit des recherches époustouflantes. En vue de rédiger un article, je réussis en trois jours à collecter une documentation qui m'aurait autrement demandé quelques années de travail. Il est vrai que j'avais l'avantage d'être en un lieu des plus riches où l'on pouvait accéder à des banques de données très coûteuses.

J'entendis alors dire que pour trouver une information de qualité il fallait payer et, qu'autrement, on n'avait que de la

chienlit. Je me promis, dans mon for intérieur, de fournir un jour gratuitement des données de la plus haute qualité possible, ce que j'essaie toujours de faire dans un site que j'anime.

C'est alors que l'Internet me donna un sentiment de plus grande efficacité, pour moi-même mais aussi pour tous ceux que je plaçais dans le site. Des bibliographies universitaires, que personne ne regardait, ou ne pouvait consulter, recevaient soudain des centaines de visites par an. Nous tous, dont les écrits ne touchaient qu'un public confidentiel, devenions intéressants pour la multitude. Qu'importe si des inconnus pillaient nos idées sublimes, les compteurs qui, sur le site, indiquaient le nombre de visites proclamaient notre gloire et notre pouvoir. Nous devenions tous des magiciens.

Ce fut la guerre du Golfe qui déclencha chez moi un véritable besoin d'accès à l'Internet. Les médias censuraient aussi bien les nouvelles que les commentaires. L'information alternative était inexistante ou lançait des affirmations sans donner ses sources. L'Internet offrit une débâche de communiqués et d'analyses, qui me firent perdre un temps fou. Cela me rappela les débuts de la télévision, quand je ne pouvais pas m'arracher au petit écran. J'avais admiré une camarade qui déclara à un vendeur que la vie était trop courte pour s'acheter une télé, mais je ne l'imitai guère.

Fort heureusement pour moi, le ton négatif de ces internautes m'agaçait. Je n'aime pas les cris de guerre ni les rodomontades. Je finis par réaliser que toutes ces diabolisations provenaient de groupes qui fantasmaient leurs désirs ou cherchaient à se rallier des masses de manœuvre.

2. Neil Smith, *Contours of a Spatialized Politics : Homeless Vehicles and the Production of Geographical Scale*, *Social Text* 33, 1992, pp. 63-64.

J'appris à discriminer les textes mais, surtout, un tri s'est opéré sur le Net. Il est aujourd'hui plus facile, au moins pour moi, de trouver des informations crédibles. Néanmoins, les marchands de drogue sont partout ; il faut donc être à l'écoute de voix différentes, dans les pays les plus divers, ce qui suppose qu'on ne peut pas tout suivre mais seulement ceux des événements qu'on considère essentiels.

J'ai tenté de lancer un débat sur les relations internationales. Le succès a été très mitigé. Les discussions ne coïncident guère avec l'agenda politique et, du moins dans ce cas, il n'y a aucune émergence d'un espace public propre à l'Internet. La conflictualité sociale, apparue dans les deux premières années, ne se montre plus guère. Il est cependant difficile de dire que les oppositions traditionnelles se maintiennent ; et, de ce point de vue, les échanges sont le reflet d'évolutions sur le terrain plutôt que de ceux qui ont lieu dans la liste. Néanmoins, celle-ci a permis des échanges privés entre certains des participants et, de ce point de vue, il y a eu un enrichissement réel. J'ai ainsi rencontré en chair et en os des internautes des deux côtés de l'Atlantique et d'ailleurs.

La quête et la réalisation de soi, l'action dans le monde, peuvent-ils s'appuyer sur l'Internet ? Ou bien serait-il un milieu déformant, un cyberspace qui déréaliserait le réel ?

Dans les tous premiers temps, je jouais sur mon ordinateur avec un simulateur de vol. Mon avion s'écrasait chaque fois, peu après le décollage, et j'abandonnai assez rapidement. En fait, je ne sortais pas indemne de ces accidents. Ma confiance en moi était ébranlée. L'accident était donc bien réel. Mais il se déroulait dans un monde irréel. Comment qualifier une situation aussi contradictoire ?

Où donc est le réel ?

L'Internet devient aujourd'hui aussi indispensable que le salon bourgeois, jadis imposé aux familles paysannes. Comme tous les autres artefacts, il fait partie de la réalité humaine, au même titre que la musique ou le jogging. Il en est le produit, mais il l'affecte à son tour dans son mode d'être et de communiquer. Certains comparent le cyberspace à l'univers d'un fou qui se prendrait pour Napoléon. Si un tel schizophrène déréalise l'ensemble du monde pour se créer un environnement plus réel que la réalité, peut-on dire comme Paul Virilio que le cybermonde tend à supplanter l'autre ?

Ce discours magique subliminal feint d'oublier que le fameux « village global » est bien clôturé, car seuls y accèdent les populations les plus aisées, et comme s'élargit le fossé entre riches et pauvres il est peu probable que le réseau s'ouvre à tous. Naturellement, une classe sociale centrée sur elle-même peut avoir l'illusion qu'elle forme toute la planète et que, par conséquent, la barrière de l'espace a été franchie. La guerre en Afghanistan est là pour rappeler que notre monde est à deux vitesses ; si panoptique qu'ait pu être la vision américaine, elle n'a pas réussi par ce moyen à capturer Ben Laden.

Et ce n'est pas en offrant l'accès à l'Internet aux sans-abris, aux analphabètes, aux populations misérables du tiers-monde qu'on résoudra leurs problèmes. Mais pour cette couche sociale relativement aisée, dont nous faisons partie, y a-t-il bévue ? Le savoir omniscient, divin des réseaux électroniques se substitue-t-il à un regard terre à terre mais direct sur la société ?

Accordons-nous le bénéfice du doute. Concédonsons que l'adulte soit conscient que la vie et l'Internet sont deux univers distincts. Et que le cybermonde est aussi un filtre.

Ronald Creagh

Nous avons appris que le réel ne s'offre pas à nous à l'état brut : il passe par le prisme de nos représentations. Pendant tout le Moyen Âge, par exemple, on considérait les enfants comme de petits adultes : les portraits de l'époque ne font guère voir leurs traits enfantins.

Comment l'information, la vie, sont-ils relayés par l'Internet? Nous sommes confrontés à des événements qui se déroulent dans les lieux les plus divers de la planète, ce qui était le cas depuis l'avènement de la presse et de la radio, mais aujourd'hui, le matraquage télévisuel nous jette l'actualité à la figure, que nous le voulions ou pas.

Naturellement, toute conjoncture historique est une construction sociale, elle n'est pas une donnée brute, loin de là. Son déchiffrement est biaisé par les idéologies et les savoirs de l'époque; la divulgation du phénomène se conforme à des intentions données. Le média écarte les nouvelles qui ne concernent pas directement ou indirectement le pays de son audience; il déguise celles que les classes dirigeantes ont intérêt à farder. Il lui faut aussi émouvoir, à cause de l'audimat ou de la nécessité de mobiliser l'opinion. Enfin, la concurrence en fait un adepte du culte de la nouveauté : le flash, le scoop sont donnés en temps réel – ou supposé tel.

Temps concocté pour l'ensemble de la planète : le modérateur d'une liste de diffusion sur l'Internet doit tenir compte à la fois des temps locaux et des décalages horaires. Le groupe de « *tchat* » aussi.

Cette construction temporelle du message affecte les esprits. L'information « immédiate » surprend, paraît accélérer l'histoire : ce soir, on fait la Révolution. En mai 1968, par exemple, les médias ont pris de court un mouvement social pour lequel la mobilisation, la définition des

objectifs et les actions réclament de longues préparations : le temps se venge toujours de ce qu'on fait sans lui. En revanche, l'Internet peut donner la voix à certains exclus des médias et soutenir ainsi la longue marche d'un peuple vers son autodétermination.

Tout comme l'univers du jeu ou de l'astrologie, ce monde irréel agit sur la vie et l'histoire. Je réalise maintenant que l'Internet est en train de remodeler l'identité de la planète parce qu'il crée un nouveau type de capitalisme, fondé sur les flux globaux de capital en temps réel. Cette mutation du système économique suscite, au niveau global, de nouvelles finalités indépendantes des collectivités partenaires du système.

Pour le Français moyen – car cela n'est pas vrai dans bien d'autres pays –, l'entrée dans le cyberspace introduit à une nouvelle forme de pouvoir, et à une marchandise mythique, au double sens du terme : un univers mythifié par les publicistes comme le fut jadis l'ordinateur, aux heures de gloire d'IBM; un pouvoir mythifié qui sollicite chacun à créer sa propre vitrine. Le raz de marée des nouvelles technologies entraîne l'humanité vers une destination qu'elle n'a pas choisie.

Le genre humain, il est vrai, obéit à des finalités qui sont indépendantes de sa propre volonté. Le bébé sait instinctivement téter, l'adulte a la capacité de procréer, etc. Sur ces destins biologiques et sociétaux viennent se greffer les nouveaux appareils de production. Les scribes du passé ont été remplacés par des technobureaucraties tout aussi impersonnelles mais encore plus inaccessibles à toute réforme. Sont-elles contestées qu'aussitôt elles vous lâchent une meute d'experts, de comités éthiques et d'intellectuels médiatiques et stipendiés. Inexorablement, l'encastrement les

uns dans les autres des rouages des diverses nations et collectivités entraîne la population de la planète dans un engrenage de situations obscures et inéluctables. Gare à la panne!

Il serait illusoire de porter un jugement global, péremptoire, sur un phénomène qui se diversifie selon les cultures et les collectivités et qui va sans doute subir des mutations dans le futur. Les technologies électroniques ne peuvent être discutées dans l'abstrait. Elles s'insèrent dans des productions culturelles particulières, des espaces hétéroclites, à des échelles très différentes. Et ces ensembles ne sont pas des « produits » indépendants de nos subjectivités. Ces électrons libres ne sont pas divins, ils subissent les effets de nos subjectivités, ne serait-ce que par les interprétations que nous en faisons.

Mon témoignage n'a pas la prétention de poser tous les problèmes, moins

encore de les résoudre. Il entend seulement proposer quelques pistes de réflexion sur les rapports réciproques entre l'Internet, l'individu, les représentations du temps, de l'espace, de l'histoire, et de leurs impacts sur le monde.

Il n'y a donc pas de conclusion, sauf une, en ce qui me concerne. Je n'irai pas jouer dans la cour des grands, là où circulent les flux de capitaux.

Il suffit qu'un président éternue pour que les cours s'affaissent, mais le virus de la grippe ne se propage pas sur l'Internet. Il se concocte ailleurs, dans les forces économiques, sociales et culturelles. Question d'esthétique. On ne vit pas impunément dans le cyberspace : comme dans les jeux de pilotage automatique, les événements irréels ont aussi des effets.

Ronald Creagh

Site de Ronald Creagh
melior.univ-montp3.fr/ra_forum

Si Internet est une technique, c'est aussi une réalité mouvante et impalpable. L'apprentissage du réseau se fait par la pratique. Le réseau est une illusion qui fonctionne, mais il peut aussi donner l'impression d'être quelque chose de magique, qui ne servirait qu'à masquer les contradictions de notre société. L'auteur tente ici de dégager un chemin qui permettrait d'utiliser cet outil sans tomber dans l'irrationnel.

The Internet may be a technology, but it is also a shifting and impalpable reality. Learning the Net's ropes comes through practice. If the net is a functioning illusion, it can also feel like something magical, used only as a mask for our society's contradictions. Ronald Creagh tries to show how we could use this tool without irrationality.